

Les genres de l'argumentation - « Vanité des vanités »

LA BIBLE, L'Ecclésiaste (Vers 250 av.J.C)

1. Paroles de Qohélet¹, fils de David, roi à Jérusalem².

Première partie

Prologue³

2. Vanité des vanités⁴, dit Qohélet ; vanité des vanités, tout est vanité.
3. Quel profit trouve l'homme à toute la peine⁵ qu'il prend sous le soleil ?
4. Un âge va, un âge vient, mais la terre tient toujours.
5. Le soleil se lève, le soleil se couche, il se hâte vers son lieu et c'est là qu'il se lève.
6. Le vent part au midi, tourne au nord, il tourne, tourne et va, et sur son parcours retourne le vent.
7. Tous les fleuves coulent vers la mer et la mer n'est pas remplie. Vers l'endroit où coulent les fleuves, c'est par là qu'ils continueront de couler.
8. Toute parole est lassante ! Personne ne peut dire que l'œil n'est pas rassasié de voir, et l'oreille saturée par ce qu'elle a entendu.
9. Ce qui fut, cela sera, ce qui s'est fait se refera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil !
10. Qu'il y ait quelque chose dont on dise : « Tiens, voilà du nouveau ! », cela fut dans les siècles qui nous ont précédés.
11. Il n'y a pas de Souvenir d'autrefois, et même pour ceux des temps futurs : il n'y aura d'eux aucun souvenir auprès de ceux qui les suivront.

Vie de Salomon⁷

12. Moi, Qohélet, j'ai été roi d'Israël à Jérusalem.
13. J'ai mis tout mon cœur à rechercher et à explorer par la sagesse tout ce qui se fait sous le ciel. C'est une mauvaise besogne⁸ que Dieu a donnée aux enfants des hommes pour qu'ils s'y emploient.
14. J'ai regardé toutes les oeuvres qui se font sous le soleil : eh bien, tout est vanité et poursuite de vent !

1) « Qohélet », ou « l'Ecclésiaste » : l'homme de l'assemblée (hébreu *qahal*, grec *ekklësia*). C'est-à-dire soit le Maître ou l'Orateur, soit au contraire le représentant de l'assemblée, le Public personnifié et qui, las de l'enseignement classique, va prendre la parole à son tour. - 2) Fiction littéraire qui identifie l'auteur à Salomon, le sage par excellence. - 3) Le déterminisme du cosmos, cadre monotone de la vie humaine, provoque chez l'Ecclésiaste l'ennui, à l'opposé de l'émerveillement et de l'adoration qu'expriment Job (38-40) ou la Psaume (104). - 4) Le terme dont nous gardons la traduction traditionnelle « vanité » signifie d'abord « buée », « haleine », et fait partie du répertoire d'images (l'eau, l'ombre, la fumée, etc.) qui décrivent dans la poésie hébraïque la fragilité humaine. Mais le mot a Perdu son sens concret et n'évoque plus chez Qohélet que l'être illusoire des choses et par conséquent la déception qu'elles réservent à l'homme. - 5) En hébreu *'amal*, qui évoque le plus souvent un travail pénible comme celui de l'esclave, d'où la peine, la souffrance. Ce mot est très fréquent dans Qohélet. - 6) On peut aussi comprendre : « Tout est ennuyeux (plus qu') on ne peut dire. L'œil n'est pas rassasié de voir, ni l'oreille saturée par ce qu'elle a entendu. » - 7) Salomon lui-même, en sa vie fastueuse, et malgré sa sagesse, n'a pas connu le bonheur. - 8) « besogne » ou « tâche », en hébreu *'inyân* ; ce mot n'apparaît que dans ce livre où il a généralement une connotation péjorative : c'est le travail, le métier, vu comme une source de fatigues ou de tracas.

ESOPE, *Fables* (V^e siècle av.J.C), « L'orateur Démade »

L'orateur Démade parlait un jour au peuple d'Athènes. Comme on ne prêtait pas beaucoup d'attention à son discours, il demanda qu'on lui permît de conter une fable d'Esopé. La demande accordée, il commença ainsi : « Déméter, l'hirondelle et l'anguille faisaient route ensemble; elles arrivèrent au bord d'une rivière ; alors l'hirondelle s'éleva dans les airs, l'anguille plongea dans les eaux », et là-dessus, il s'arrêta de parler. « Et Déméter, lui cria-t-on, que fit-elle ? – Elle se mit en colère contre vous, répondit-il, qui négligez les affaires de l'Etat, pour vous attacher à des fables d'Esopé ».

Ainsi parmi les hommes ceux-là sont déraisonnables qui négligent les choses nécessaires et préfèrent celles qui leur font plaisir.

Jean de LA FONTAINE, *Fables* (1668), « Le corbeau et le renard »

Maître¹ Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
5 « Hé ! bonjour, Monsieur du² Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage³
Se rapporte⁴ à votre plumage,
Vous êtes le phénix⁵ des hôtes de ces bois. »
10 À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur⁶,
Apprenez que tout flatteur
15 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

1. Emploi ironique de l'appellation courante d'un notable non noble (par exemple un artisan reconnu dans son métier). 2. Anoblissement humoristique du Corbeau. 3. Chant des oiseaux, produit à l'origine dans « la ramée » (les branches). 4. Correspond à. 5. Oiseau fabuleux de l'Antiquité, renaissant de ses cendres, doté, entre autres merveilles, d'un plumage doré; équivalent de « personnage exceptionnel ». 6. Rime pour l'œil avec « flatteur ».

Jean-Bénigne BOSSUET, Sermons (1660-70) « Sermon pour le jour de Pâques »

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne. Il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, 5 mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; 10 fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! illusion ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se 15 présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer. Il faut marcher ; on voudrait retourner en arrière ; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Blaise PASCAL, Pensées (1670), fragment 168 (ed.Sellier) « Divertissement »

Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne 5 savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée, si chère, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. 10 Etc.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

15 Quelque condition qu'on se figure, où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde. Et cependant, qu'on s'en imagine un accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point. Il tombera par nécessité dans les vues qui le 20 menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies, qui sont

inévitables. De sorte que, s'il est ce qu'on appelle sans divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

Jean de LA BRUYÈRE, Les Caractères (1688), « Des Grands », Théognis

Théognis est recherché dans son ajustement, et il sort paré comme une femme ; il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paraisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. 5 Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit, où il y a un grand monde, et à gauche, où il n'y a personne ; il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine ; il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile ; il va le trouver, lui fait sa prière : Théognis l'écoute favorablement, il est 10 ravi de lui être bon à quelque chose, il lui conjure de lui faire naître des occasions de lui rendre service ; et comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point ; il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge. Le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

Denis DIDEROT, Le Neveu de Rameau (1762-74)

Le neveu du musicien Rameau (« Lui »), une sorte de parasite qui vit souvent à la table de riches financiers, s'entretient avec le « philosophe » (« Moi ») des devoirs de hommes et de la manière de vivre heureux.

LUI – Mais je crois que vous vous moquez de moi. Monsieur le philosophe, vous ne savez pas à qui vous vous jouez ; vous ne vous doutez pas que dans ce moment je représente la partie la plus importante de la ville et de la cour. Nos opulents dans tous les états ou se sont dit à eux-mêmes ou ne se sont pas dit les mêmes choses que je vous 5 ai confiées ; mais le fait est que la vie que je mènerais à leur place est exactement la leur. Voilà où vous en êtes, vous autres, vous croyez que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision ! Le vôtre suppose un certain tour d'esprit romanesque que nous n'avons pas, une âme singulière, un goût particulier. Vous décidez cette bizarrerie du nom de vertu, vous l'appellez philosophie ; mais la vertu, la philosophie sont-elles 10 faites pour tout le monde ? En a qui peut, en conserve qui peut. Imaginez l'univers sage et philosophe ; convenez qu'il serait diablement triste. Tenez, vive la philosophie, vive la sagesse de Salomon : boire de bon vin, se gorger de mets délicats, se rouler sur de jolies femmes, se reposer dans des lits bien mollets ; excepté cela, le reste n'est que vanité.

15 MOI – Quoi ! défendre sa patrie ?

LUI – Vanité ! il n'y a plus de patrie ; je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves.

MOI – Servir ses amis ?

LUI – Vanité ! Est-ce qu'on a des amis ? Quand on en aurait, faudrait-il en faire des 20 ingrats ? Regardez-y bien, et vous verrez que c'est presque toujours là ce qu'on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau, et tout fardeau est fait pour être secoué.